



Entrevue croisée
avec **Jean-Marie Zeitouni**
et **Bernard Labadie** Page E 3



La misère des riches
dans l'objectif de
Lauren Greenfield Page E 8

Culture & Livres

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 JUILLET 2017

Le rodage comme laboratoire

Pourquoi les humoristes doivent-ils polir leurs blagues aussi longtemps ?

À la fois modèle d'affaires et laboratoire comique, le rodage en humour occupe une large part des marquises de salles de spectacles en été, tout en débordant de plus en plus dans leurs programmations régulières. François Bellefeuille et Virginie Fortin parlent de leur rapport à cette étape cruciale de leur processus de création.

DOMINIC TARDIF

Le titre ne pourrait être plus limpide: «François Bellefeuille essaye des nouvelles affaires». Sur la scène du Vieux Clocher de Magog, l'humoriste québécois aux lunettes d'universitaire des années 80 ne ressemble pourtant en rien à celui qui lancerait des ballons d'essai. S'il rayera une ou deux blagues tombées à plat dans son cahier de notes posé à sa gauche sur un tabouret, en ne manquant pas de sublimer leur échec en rires avec une obligatoire dose d'autodérision, l'hirute personnage semble pour l'essentiel en complète maîtrise. Peu importe qu'il en soit toujours à l'étape du rodage de son deuxième spectacle solo.

François Bellefeuille se soumet depuis quelques mois à ce qu'il appelle du «prérodage», en étreignant ses numéros un à un au *comedy club* Le Bordel à Montréal, une stratégie qui se répand rapidement, même chez des vétérans qui avaient jadis l'habitude de mettre leur spectacle sur papier en un bloc, avant même d'en trimballer des morceaux sous les projecteurs.

«Faire rire les gens avec un texte écrit, c'est vraiment plus dur qu'on le pense. Et il ne faut jamais oublier qu'on s'adresse à une foule. Si j'ai un spectacle à écrire seulement pour mon meilleur ami, je sais déjà ce qui le fait rire. Les foules n'ont pas toutes les mêmes références, donc c'est important de confirmer si l'impact présumé d'un gag fonctionne», explique ce perfectionniste autoproclamé, qui filme et visionne chacune des représentations de son rodage, avant d'en corriger certaines portions en vue de la représentation suivante.

Inauguré en 1982, le Vieux Clocher de Magog s'est rapidement érigé en temple du rodage, en s'emparant d'un marché où régnait alors en maître le théâtre d'été. RBO, le Groupe sanguin, Sté-

«Les foules n'ont pas toutes les mêmes références, donc c'est important de confirmer si l'impact présumé d'un gag fonctionne»

François Bellefeuille

phane Rousseau, Jean-Marc Parent et Michel Courtemanche verront entre autres leurs carrières propulsées après un été dans l'enceinte de l'ancienne église méthodiste. Sa formule cabaret, intime au point où certains estivants malpolis s'essayaient parfois à poser leurs pieds sur la scène, permet aux humoristes de mesurer *de visu* la puissance de leurs punchs, souligne son directeur artistique, Bernard Caza.

Les médias à distance

Nécessaire laboratoire de création, le rodage estival tenait au départ — et tient toujours à bien des égards — de la ruse afin de garder les journalistes à distance. «Ce que les producteurs disaient dans le temps, c'est qu'on est juste assez loin de Montréal pour que Francine Grimaldi ne puisse pas se rendre», rigole monsieur Caza au sujet de la légendaire vadrouilleuse et chroniqueuse culturelle.

Mais alors que le rodage humoristique est longtemps demeuré la chasse gardée du Vieux Clocher et de quelques autres lieux, les spectacles en gestation s'insinuent aujourd'hui dans plusieurs programmations de centres culturels, et pas qu'en été. Jusqu'à sa première médiatique de février, Katherine Levac présentera par exemple quelque 70 fois *Velours*, son premier *one-woman-show*. Le rodage, autrefois passage obligé vers une imparable efficacité, se transformerait-il en salulaire occasion d'amortir les frais de production et de promotion d'un spectacle?

«Tout ça est lié à la compétition qui s'installe en

VOIR PAGE E 6 : RODAGE



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Est-ce qu'il y avait autant de rodage dans les années 1990? Non. Est-ce que les shows étaient aussi drôles? Non plus», souligne l'humoriste québécois François Bellefeuille.

HOMMAGE

La grande toute petite Geneviève Castrée

Il y a un an, le 9 juillet, la lumineuse colère de l'illustratrice, poète et musicienne s'est éteinte. L'auteure n'avait que 35 ans.

DOMINIC TARDIF

«Malheureusement... beaucoup de filles que je connais sont assez fragiles et beaucoup trop facilement égarées par les vents», écrit Geneviève Castrée dans *Roulathèque* (2001), livre onirique d'illustrations parsemées de quelques rares phrases. Sur la couverture de cette fable fauve, une jeune femme chaussée de patins vintage danse avec les «tristounettes», sortes de mignons petits succubes aux allures d'adorables chatons.

À l'instar de cet alter ego, Geneviève Castrée n'aura jamais cessé tout au long de sa courte existence de célébrer en mots et en images l'éblouissement du rêve et de la vie intensément vécue, tout en tentant d'apprivoiser avec le plus grand courage les fantômes

qui la pourchassaient. Un cancer du pancréas l'arrachait à ce monde il y a un an, le 9 juillet 2016, à l'âge de 35 ans. Elle n'aura pu bercer sa fille que pendant 18 mois.

«Je crois, oui, que cette phrase-là de Roulathèque était autobiographique. Elle se trouvait fragile, mais c'était, Geneviève, une fragile qui vivait toujours sur la ligne de risque. C'était quelqu'un qui défiait le sort, qui faisait les choses pour vrai, qui n'attendait pas, qui bougeait», se souvient son ami et éditeur, le fondateur de L'Oie de Cravan Benoit Chapat, qui rencontre d'abord cette «petite punk aux dreadlocks blancs bleachés» lors d'un événement de bédés au bar Le Cheval blanc. Elle n'a que 15 ou 16 ans et saisit tous les prétextes pour fuir sa banlieue de Saint-Bruno, dont elle a horreur. Son premier livre, *Lait frappé*, paraît à l'enseigne de la petite maison du Mile-End

alors qu'elle n'a que 18 ans.

Susceptible (2012), la seule bédé signée Geneviève Castrée épousant une narration plus traditionnelle, traversée crûment autobiographe de la jeunesse de Goglu, gamine contrainte de veiller sur une mère célibataire incapable de se mesurer au défi de la parentalité. Une histoire sans *happy end*, au sens hollywoodien du terme du moins, que couvaient jusque-là de manière métaphorique presque toutes ses publications, et qu'elle souhaitait enfin raconter le plus limpide possible, dans l'espoir de passer à autre chose.

«Il y a des millions de films sur des familles qui traversent quelque chose de difficile et à la fin, l'enfant dit un truc aux parents, les parents l'acceptent, tout le monde est content, puis

VOIR PAGE E 6 : CASTRÉE



PHIL ELVERUM

Arrachée au monde par un cancer du pancréas, Geneviève Castrée n'aura pu bercer sa fille Agathe que pendant 18 mois.

CULTURE > MUSIQUE

FESTIVAL NUITS D'AFRIQUE

Amadou et Mariam : afro-disco et retour au couple

YVES BERNARD

Ils ont récemment fait paraître *Bofou Safou*, un titre afro-disco qui se retrouvera sur le prochain disque prévu pour septembre prochain. La pièce a également fait l'objet de cinq remix sur un mini-album qui vient également d'être lancé. Entre tout cela, le célèbre duo malien vient offrir le concert d'ouverture des 31^{es} Nuits d'Afrique ce jeudi au Métropolis, un endroit tout indiqué pour leur permettre de dégager la force de leur rock-blues.

Bofou Safou n'est pas un disco à l'américaine et on y retrouve quand même la personnalité d'Amadou et Mariam. Après une introduction vaguement orientale, la *soul sister* finit par chanter : « *Il faut travailler dans la vie. Il faut pas croiser les bras dans la vie.* » Le message est simple, comme tous les autres de leur répertoire, mais la portée sera bien réelle, comme toujours. Amadou, le *funky brother* devenu *funky father*, résume avec sa voix traînante, en entrevue téléphonique au *Devoir* : « *Le morceau s'adresse à des gens pour leur donner du courage, pour les encourager à travailler.* » Tout simplement. Comme toujours depuis la première phrase qui les a rendus célèbres : « *Je pense à toi mon amour, ma bien-aimée.* » Pourquoi se compliquer inutilement la vie, surtout quand la musique est si prenante ?

Il en va de même du disco dans *Bofou Safou*, comment l'expliquer ? Réponse d'Amadou Bagayoko : « *On compose, et quand on entre en studio, on essaie de donner la coloration. On aime bien le disco, on écoutait Donna Summer et on est*

Le célèbre duo malien offrira jeudi le concert d'ouverture des 31^{es} Nuits d'Afrique.

HASSAN HAJJAJ

allé pour ça. On aime ce qui est nouveau et ce qui est moderne. » Mais *Bofou Safou* n'est qu'une pièce. Déjà dans le mini-album, le titre *Filaou Bessame* ramène davantage au style habituel du couple avec toutefois un côté électro

et un saxo plus jazz. « *C'est un morceau qui parle des Peuhls qui vivent au Mali, en Guinée, au Niger, au Nigeria et au Tchad* », explique encore le chanteur-guitariste.

À la fin de l'été, l'album *La confusion* sera lancé et plu-

sieurs morceaux de l'album seront offerts lors de la prestation aux Nuits d'Afrique. On devine la raison d'un tel titre : « *Oui, la confusion, c'est l'état du monde*, confirme Amadou. *Nous parlons de ce qui se passe dans le monde : la guerre, les conflits, les problèmes. On parle de société. On ne sait pas ce qui se passe, c'est une confusion.* »

Jusqu'à quel point la thématique est-elle inspirée par les événements tragiques qui se passent encore au Mali ? « *Les chansons de l'album, on a commencé à les composer quand il y a eu le coup d'État et des rébellions. Ça fait partie des choses qui se passent au Mali.* » Et comment se passe la vie musicale à Bamako, la ville où le duo se pose quelques mois par année entre deux tournées ? « *Les endroits commencent à être animés. Les musiciens jouent dans les bars, les restaurants et les autres lieux de concerts. Je pense que la musique commence à revenir.* » Qu'en est-il dans les régions ? « *Je n'en sais pas beaucoup,*

Trois artistes à voir aux Nuits d'Afrique

Emel Mathlouthi

À la fois puissante et engagée, angélique et délicate, électro et ancrée dans la nuit des temps, cette insoumise refuse de se contraindre et de s'attacher à une seule nationalité, même si elle fut l'une des voix principales de la révolution du Jasmin dans sa Tunisie natale. *Ensen*, son plus récent disque, confirme sa force internationale. *Au théâtre Fairmont, le 18 juillet.*

Delgrès

Avec leur blues créole, ils créent un pont entre leur Guadeloupe natale et la Louisiane. Avec batterie, guitare et tuba. *Au Balattou, le 12 juillet.*

Tété

Chantre de la poésie humaine, il mêle soul, pop et blues. Dans *Les chroniques de Pierrot lunaire*, il compose comme dans une pièce de théâtre. *Au Balattou, le 13 juillet.*

puisque je suis souvent à l'extérieur. Je pense que dans le Sud, ça va. Dans le Nord, c'est un peu chaud. »

Pour l'avoir interviewé à maintes reprises, m'est avis que le patron demeure toujours calme et serein, du moins devant les journalistes. Mais cela n'empêche en rien les célébrations et le partage. Sur tous les disques du couple aveugle, des invités sont là pour chanter, jouer ou coréaliser. Mais cette fois-ci, pour le disque *La confusion*, Amadou et Mariam veulent se retrouver entre eux, sans collaborations extérieures. « *On a fait un peu le tour de tout, il faut qu'on revienne à la base. On a beaucoup coloré, on revient à la couleur originale.* » Est-ce à dire ce mélange de rock-blues malien à la cadence parfaite, aux accords répétitifs, au son limpide et aux inflexions urbaines ? On verra bien.

Collaborateur
Le Devoir

Au Métropolis, jeudi 13 juillet à 20h30
Renseignements : 514 844-3500,
festivalnuitsdafrique.com

FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

The Beaches, tout pour le rock

Les quatre jeunes Torontoises préparent un disque plus cru que leurs deux mini-albums de jeunesse

PHILIPPE PAPINEAU

Malgré le fait que les membres du quatuor torontois The Beaches aient toutes autour de vingt ans, la formation rode déjà son rock depuis 2012 et s'apprête à lancer un tout premier disque après des mois de travail et d'apprentissage.

Eliza Enman McDaniel, Leandra Earl et les deux sœurs Miller, Jordan et Kylie, aurait pu profiter de l'élan qu'elles avaient pris avec leurs deux premiers mini-albums pour rapidement faire paraître un disque complet, mais les quatre jeunes femmes ont pris une autre voie, un peu plus sage. Conscientes qu'elles en étaient encore à leurs premières armes, elles ont laissé la poussière retomber un peu, et surtout elles ont profité d'un volet « développement » de leur contrat de disque.

« *Pendant deux ans, on a fait beaucoup de voyages d'écriture, où on a rencontré un paquet de réalisateurs et de compositeurs, raconte la guitariste Kylie Miller. Même si à la fin on a conclu qu'on voulait écrire par nous-mêmes, rencontrer tout ce monde-là a fait de nous de meilleures compositrices, et on a pu développer quelque chose à nous, quelque chose qu'on n'avait pas trouvé* » sur leurs deux EP de jeunesse. « *Je pense qu'on avait besoin de grandir comme artistes* », ajoute-t-elle.

The Beaches, qui sera sur scène au Festival d'été de Québec ce samedi, a trouvé « *quelque chose* » de moins *glam*, Kylie Miller insistait sur l'aspect plus « *cru* » de leur nouvelle approche. On les découvrira plus du type Yeah Yeah Yeahs que leur son jadis plus proche de celui des White

VOIR PAGE E 3 : ROCK

Hydro Québec présente



LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE FORGET

17 JUIN AU 20 AOÛT 2017

respirez le grand art

les concerts du festival

VENDREDI 14 JUILLET 16 H | CONCERT-APÉRO

FRANÇOIS LE ROUX, baryton
DOMINIQUE LABELLÉ, soprano
OLIVIER GODIN, piano

Stein Monast
S.E.N.C.R.L. AVOCATS

VENDREDI 14 JUILLET 19 H ET 21 H | FOUQUE ET PASSION

MARATHON DE MUSIQUE DE CHAMBRE

SAMEDI 15 JUILLET 20 H | ORCHESTRES GRANDEUR NATURE

ORCHESTRE DE LA FRANCOPHONIE
SIMON RIVARD, chef d'orchestre
JAMES EHNES, violon

les brunches-musique

CASINO CHARLEVOIX

DIMANCHE 16 JUILLET | TRIO PIACELLA - CHIC ET CLASSIQUE!

Mélanie Charlebois, violon | Frédérique Beaulieu-Asselin, violoncelle | Nadia Delisle, piano
10 h 30 à 12 h : 1^{er} service | 12 h 30 à 14 h : 2^e service

1 888 336-7438 | domaineforget.com

Patrimoine canadien Canadian Heritage Québec

FESTIVAL Opéra DE QUÉBEC

BMO

DIRECTION GÉNÉRALE ET ARTISTIQUE
GRÉGOIRE LEGENDRE

24 JUILLET AU 5 AOÛT 2017

LOUIS RIEL / HARRY SOMERS
DON GIOVANNI / MOZART / STUDIO D'OPÉRA
GALA D'OPÉRA SOUS LES ÉTOILES
ANTHONY ROTH COSTANZO ET LES VIOLONS DU ROY
SHAKESPEARE À L'OPÉRA
LA BRIGADE LYRIQUE
MASCARADE À VENISE / OPÉRA JEUNESSE
QUARTOM / ACTE III
VIENNOISERIES MUSICALES

FESTIVALOPERAQUEBEC.COM
BILLETECH.COM 1 877 643-8131

Québec VALÉE DE QUÉBEC Québec Canada ICI Québec

CULTURE > MUSIQUE



Jean-Marie Zeitouni



Bernard Labadie

MUSIQUE CLASSIQUE

Côte à côte, Jean-Marie Zeitouni et Bernard Labadie célèbrent les classiques viennois

CHRISTOPHE HUSS

Événement rare à l'amphithéâtre Fernand-Lindsay du Festival de Lanaudière en cette fin de semaine: deux orchestres, Les Violons du Roy et I Musici, se réunissent et deux chefs, Bernard Labadie et Jean-Marie Zeitouni, se partagent le podium.

Trois concerts, samedi à 15 h, samedi à 20 h et dimanche à 14 h proposeront la musique des grands classiques viennois: Haydn, Mozart, Beethoven et Schubert. Samedi après-midi, Jean-Marie Zeitouni dirigera la *Symphonie inachevée* de Schubert et l'*Héroïque*, puis, le soir, la 7^e *Symphonie* de Beethoven. Bernard Labadie prendra en charge la 40^e *Symphonie* de Mozart lors de la première moitié de ce concert et dirigera la 104^e de Haydn et la 5^e de Beethoven le lendemain après-midi.

Nous avons eu envie de poser aux deux chefs les cinq mêmes questions. Ils ont bien voulu se prêter au jeu, ne sachant pas ce que leur collègue allait répondre. Ils le découvriront ainsi comme vous, en lisant ce qui suit, ce samedi!

Entre Haydn, Mozart, Beethoven et Schubert, quel compositeur vous a «parlé» le plus tôt dans votre vie de musicien professionnel? À travers quelle(s) œuvre(s)?

Jean-Marie Zeitouni (JMZ): Mozart. La découverte des opéras, avec Ferenc Fricsay (*La flûte enchantée*), Istvan Kertész (*La clémence de Titus*) et des symphonies avec Joseph Krips a été déterminante dans mon choix de dédier ma vie à la musique. Sur le plan

professionnel (et parce que j'ai d'abord été percussionniste), le choc a été la rencontre des symphonies de Beethoven. Y tenir la partie de timbales fut une des choses les plus stimulantes, excitantes et satisfaisantes de ma vie de musicien avant de faire la transition vers la direction d'orchestre.

Bernard Labadie (BL): Mozart, indiscutablement, par l'opéra. *La flûte enchantée* a été un des chocs de ma postadolescence. Avant mes études en chant, mon univers était très limité (Bach et la musique baroque). C'est le contact avec la voix humaine qui a déclenché l'ouverture vers tout le reste — Mozart d'abord, puis Schubert, Schumann, et jusqu'à Richard Strauss... J'ai aussi des souvenirs d'avoir «tripé» sur la 5^e de Beethoven à l'adolescence également, mais c'était comme un phénomène isolé.

À quel est le compositeur êtes-vous venu le plus tard?

BL: Techniquement, ce serait Beethoven, parce que je me suis passionné pour les lieder de Schubert dès le cégep, mais je me suis investi dans l'univers sonore des symphonies de Beethoven bien avant celui des symphonies de Schubert. Aujourd'hui encore, j'aborde les symphonies de Schubert avec l'impression d'entrer dans un mode infiniment fragile où l'équilibre tient parfois à un fil — sauf peut-être la 5^e, qui est une œuvre juvénile et radieuse... Mon premier contact avec la 9^e il y a quelques années (précisément pour Lanaudière, à la demande insistante d'Alex Benjamin, qui m'a forcé la main — et je lui en suis très

reconnaissant) a été un moment marquant.

JMZ: Schubert. Évidemment, j'écoutais les lieder depuis toujours, et j'étais complètement ébloui de ce génie qui crée des univers aussi divers que complexes en trois minutes, mais je pense que j'avais besoin de mûrir avant d'assimiler la manière dont son langage s'adapte aux grandes formes.

Y a-t-il chez l'un ou plusieurs de ces compositeurs des œuvres que vous redoutez et que vous n'abordez pas?

JMZ: Je redoute la plupart des grandes œuvres de ces compositeurs parce que je suis hyperscrupuleux et parce que je leur voue un respect immense. Plus spécifiquement, comme pour les grandes œuvres de Bach, les grands oratorios de Haydn m'intimident encore beaucoup. C'est toute une question de culture germanique, de symbolique et de philosophie. Ce n'est pas le lieu pour «s'essayer» ou se faire la main...

BL: Il n'y a aucune œuvre de ce répertoire que je n'ai pas l'intention d'aborder, mais dans mon cas, à cause de mon approche très «Aufführungspraxis» (historiquement informée), je ne peux pas me permettre de les aborder pour la première fois avec un orchestre lambda. Il faut que les conditions soient idéales. J'ai donc refusé jusqu'ici plusieurs occasions de faire la 9^e de Beethoven avec de grands orchestres américains... Et puis, il faut le dire, les chœurs de la 9^e sont inchantables, ce qui ajoute à la souffrance... Cela dit, il y a deux autres «mo-

ments» dans les symphonies de Beethoven que je redoute: le finale de la 8^e, qui requiert un orchestre hypervirtuose si on veut s'approcher du tempo métronomique suggéré par Beethoven, et le début de la 4^e, cette superposition d'octaves de si bémol qui rend l'intonation presque impossible, surtout au concert.

Quelle est la symphonie que dirige l'autre et que vous jalousez le plus?

BL: Je les jalouse toutes, mais l'*Héroïque* est une chose immense et irrésistible...

JMZ: Aucune jalousie ici. Je sais que le public et les musiciens sont entre des mains expertes avec Bernard. Mon seul regret est de ne pas pouvoir écouter les Haydn et Beethoven de dimanche, puisque je dois retourner en vitesse au Colorado... diriger la 9^e!

Imaginons une intégrale partagée pour le 250^e anniversaire de Beethoven en 2020. Puisque chacun de vous aurait l'occasion de diriger la 9^e, choisissez deux symphonies parmi 3, 5, 6, 7 et deux parmi 1, 2, 4, 8, et dites pourquoi!

JMZ: Je choisirais 5 et 6: je pourrais dire «bêtement» parce que je dirige 3 et 7 cette année, mais en fait parce que ce sont deux symphonies qui gagnent énormément à être jouées ensemble. Très contrastantes en surface, on remarque exactement les mêmes préoccupations structurelles, harmoniques et même motiviques. Dans le second groupe, sans aucun doute la 4^e, parce que c'est ma préférée (en ce moment du moins). Ensuite la 2^e, parce

que les occasions sont rares et qu'il y a tant à dire.

BL: Du premier groupe, je prends encore et toujours la 5^e (la transition entre le 3^e et le 4^e mouvement, c'était tellement révolutionnaire pour l'époque, et à l'échelle de la «vieille musique» que je dirige souvent, ça sonne toujours à mes oreilles comme un cataclysme improbable!). Du deuxième groupe, je

reste profondément attaché à la 1^{re}, sans doute à cause de sa filiation avec Haydn, ce compositeur qui m'est si cher. Et quand même, commencer sa première symphonie en do majeur par la dominante de fa majeur, il fallait le faire! Après une mesure, il avait déjà prévenu le monde que tout allait changer...

Le Devoir

La Fondation Arte Musica présente

SALLE BOURGIE

17.18

JAZZ CULTURES DU MONDE CINÉ-MUSIQUE

BOLDUC RÊVE MONK
JEUDI 28 SEPTEMBRE, 18 h
RÉMI BOLDUC JAZZ ENSEMBLE
Rémi Bolduc interprète des compositions emblématiques de **Thelonious MONK** telles que *Bright Mississippi* et *Round Midnight* dans ce vibrant hommage!

LOVE ELLA
JEUDI 23 NOVEMBRE, 18 h
RANEE LEE QUINTET
L'année 2017 marque le 100^e anniversaire de la naissance de la Grande Dame du jazz, **Ella FITZGERALD**.

AFRICAN GUITAR SPIRIT
SAMEDI 30 SEPTEMBRE, 20 h
Gotta Lago, guitare et voix
Carlo Birri, basse
Sergio Barrenechea, percussion
Originnaire de la Côte d'Ivoire, Gotta Lago incarne toute la richesse, la beauté et la chaleur de l'Afrique.

SOLEDAD
JEUDI 2 NOVEMBRE, 19 h 30
Manu Comté, accordéon et bandonéon
Jean-Frédéric Molard, violon
Alexander Gurning, piano
L'éclectique et inventif trio belge nous propose un véritable kaléidoscope musical. Coup de cœur assuré!

Ô-CELLI FAIT SON CINÉMA
MERCREDI 18 OCTOBRE, 19 h 30
Ô-CELLI, octuor de violoncelles
Musiques de **Nino ROTA, John WILLIAMS, John BARRY** et **Henry MANCINI**
Quand le 4^e art rencontre le 7^e art!

BILLETS EN VENTE MAINTENANT
SALLEBOURGIE.CA
514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

ROCK

SUIITE DE LA PAGE 2

Stripes ou de Metric? «*Ahaha, c'est un peu ça, rigole la guitariste. C'est un peu plus grunge et lo-fi, c'est vraiment un disque de guitare rock. On voulait que ça ressemble à nos performances en spectacle. On entend de petites erreurs, des failles, mais on les a gardées parce que de montrer ce côté cru et honnête, c'était très important.*»

Le quatuor aime citer David Bowie et Nirvana dans ses influences, mais Kylie Miller ajoute qu'une femme comme Debbie Harry de Blondie l'inspire beaucoup. «*Elle est une auteure importante, elle a été une des premières femmes à être aussi impliquée dans le rock, au point de devenir une icône, c'est très inspirant.*»

Informée par *Le Devoir* du récent regroupement de musiciennes québécoises dénonçant une industrie musicale où règnent souvent des inégalités hommes-femmes, Kylie Miller a expliqué que ce type



Le quatuor aime citer David Bowie et Nirvana dans ses influences, mais Kylie Miller ajoute qu'une femme comme Debbie Harry de Blondie l'inspire beaucoup.

de mouvement est «sans aucun doute nécessaire». «*Il faut se lever et dénoncer ce qui se passe. On a eu à gérer ce genre de choses nous aussi, comme entrer dans une salle où on jouait le soir même et se faire expulser parce qu'on nous prenait pour des fans... C'est important que plus de femmes s'impliquent dans l'industrie*

musicale et qu'elles forment des groupes. Plus il y a de femmes impliquées, plus l'industrie sera juste.»

Le groupe a envie que leur futur premier disque soit leur carte de visite pour se promener à travers le monde. «*Je pense que les gens ont besoin de rock en ce moment, avec toute la musique EDM [electro*

dance music] et les pistes préenregistrées qu'on entend partout. Il doit y avoir du vrai rock, et c'est ce qu'on essaie de faire.»

Le Devoir

THE BEACHES
Au Festival d'été de Québec samedi 20 h au Cœur du FEQ.

THÉÂTRE

Surprise de saison

MARIE LABRECQUE

L'auteur de la pièce *La genèse de la rage* au royaume de la pantalonnade légère? «*Ça peut avoir l'air surprenant, mais c'est une branche comme une autre du théâtre, rétorque Sébastien Dodge. Une avenue qu'on peut emprunter et essayer de renouveler, pourquoi pas?*» Pour le créateur, qui avoue ne pas être un habitué des scènes estivales, trouver un producteur pour sa comédie s'est toutefois avéré un long processus.

Sa version initiale a d'abord été jugée un peu trop farfelue pour les standards réalistes de la saison, par celui-là même qui avait suggéré au dramaturge ce coup d'essai, le comédien Stéphane Franche. «*J'étais un peu choqué. Je me suis dit: ce n'est pas pour moi le théâtre d'été, ça ne me tente pas de me plier à ces règles restrictives.*» Mais alors qu'il s'était résolu à la destiner plutôt à la saison régulière, les Productions Jean-Bernard Hébert ont décidé de monter une mouture retravaillée de *Repas de famille*.

S'appuyant sur une situation classique du genre, une réunion familiale qui tourne mal, Sébastien Dodge a d'abord envisagé la création comme un exercice mathématique: un récit bâti sur une succession de gags jusqu'à un gros punch final. «*Mon écriture est plutôt éclatée d'habitude, avec une structure analogique, progressant d'un détail à un autre. Mais cette pièce se voulait réaliste, alors j'ai écrit une longue scène de repas. L'exercice était assez intéressant à faire. Écrire autre chose était une bouffée d'air frais.*»

L'auteur de *Dominion* a-t-il dû édulcorer son ton usuel? «*Pas tellement, finalement. J'ai écrit la pièce en me disant qu'il fallait qu'elle soit accessible. Je pense que les habitués du théâtre d'été ne seront pas perdus.*



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le moteur créatif de Sébastien Dodge, la colère, ne semble pas l'avoir quitté.

Mais à mon avis, la pièce peut aussi intéresser les spectateurs du théâtre en saison, qui pourront s'amuser à en voir les deuxième et troisième degrés. Le texte est bâti de telle façon que j'introduis tous les codes du théâtre d'été, mais ensuite je les déconstruis. On y aborde des thématiques habituelles: la satire du néolibéralisme, une critique de l'absence de partage des ressources. On parle d'inceste, de conflits intergénérationnels... Ces enjeux plus profonds sont présents dans la pièce, mais à travers un traitement assez léger.»

La famille en question, issue de la classe moyenne de banlieue, possédant «*tout le confort matériel inimaginable*» et magasinant à crédit, constitue une métaphore de notre société dysfonctionnelle, dans sa superficialité et son égocentrisme.

Alors que sa maison vient d'être cambriolée, un couple accueille une succession de proches. En résulte une dynamique d'alliances mouvantes entre ces personnages médians, «*une suite de quiproquos et de chicanes*». Et, parce qu'on est dans l'univers violent de Sébastien Dodge, un meurtre...

La pièce a été conçue pour paraître inoffensive à première vue. Ce qui passe aussi par la direction d'acteurs (Maxime Tremblay, Noémie O'Farrell, Louis-Olivier Mauffette, Diane Jules, Marie-Soleil Dion et Jean-Léon Rondeau), explique le metteur en scène. «*Sur papier, il semble y avoir beaucoup d'agressivité, mais on essaie de banaliser ces échanges, de les rendre très quotidiens.*» Un ludisme proche du sketch permet de faire passer une pilule «*somme toute un peu difficile à*

avalier». Le spectacle est «*un fin compromis entre ce que moi je veux et jusqu'où on peut aller dans ce cadre-là.*»

Dénoncer ou rien

S'il ne ferme pas la porte à une éventuelle récidive de cette aventure estivale, le dramaturge nourrit des «*aspirations plus pointues*». Il prend son temps pour bien préparer sa prochaine création avec sa compagnie, un opéra-rock théâtral. L'insuccès public de sa précédente, une pièce campée dans l'Italie fasciste (*Televisione*, créée au Quat'Sous il y a un an), paraît l'avoir ébranlé.

Le dramaturge constate qu'on «*aime beaucoup les témoignages, maintenant*». Les univers d'apparence réaliste qui parlent de soi. Et que créer se complique de considérations marketing de représentativité, «*des phénomènes à la mode qui surgissent tous les trois mois dans les réseaux sociaux et qu'il faut intégrer tout d'un coup*». «*Je trouve que la recherche théâtrale à la fine pointe finit par en pâtir. Les gens sont tellement accrochés à eux-mêmes que dès qu'on ne parle pas de leur vie actuelle, j'ai l'impression qu'ils sont vite désintéressés. Et étrangement, ils en ont assez d'entendre parler du néolibéralisme.*» Pourtant, selon lui, on creuse rarement à fond cette question, les racines et les effets néfastes d'un système économique qui «*permet toutes ces dérives*» de consommation. «*On n'a pas le temps de s'asseoir et de réfléchir.*»

L'auteur déplore cette incohérence: alors que «*tout le monde est toujours en train de lever le poing pour dénoncer des situations*», la création «*politique ou satirique semble être moins dans l'air du temps. Mais moi, c'est ce que je fais; je ne vais pas me réinventer en autre chose. Je veux bien explorer toutes sortes d'avenues, mais mon côté pamphlétaire est toujours là. Si je raconte une histoire sur scène, il faut que je dénonce quelque chose, ça ne peut pas être gratuit.*»

Que les fans de Sébastien Dodge se rassurent donc: théâtre d'été ou pas, la colère, son moteur créatif, ne semble pas l'avoir quitté.

Collaboratrice
Le Devoir

REPAS DE FAMILLE

Texte et mise en scène: Sébastien Dodge. Un spectacle des Productions Jean-Bernard Hébert, présenté au théâtre des Grands Chênes, à Kingsey Falls, du 8 juillet au 26 août.

14^E DOCUMENTA DE CASSEL

Comment lutter contre l'isolationnisme?

14^E DOCUMENTA
Jusqu'au 17 septembre
À Cassel, en Allemagne

NICOLAS MAVRIKAKIS

«*Apprendre d'Athènes*» («*Learning From Athens*»). Voilà le titre donné cette année par le commissaire général Adam Szymczyk à la 14^e documenta, célèbre événement ayant lieu tous les cinq ans à Cassel, en Allemagne. Il fut une époque pas si lointaine où cette phrase aurait été une exhortation à revenir aux leçons de l'Antiquité et au classicisme en art. Pour cet événement, il s'agit plutôt de réfléchir aux «*problèmes*» soulevés par la crise financière grecque ainsi qu'à nos rapports aux vagues de réfugiés qui touchent principalement la Méditerranée et l'Europe. Ce thème est une invitation à participer à la consolidation des liens de solidarité en Europe et sur la planète au moment où nous vivons de fortes turbulences isolationnistes.

Même si certains ont crié au tourisme de crise, ce thème donna lieu à une pertinente délocalisation de la documenta en un 2^e lieu, justement à Athènes, où se poursuit jusqu'au 16 juillet ce volet de cette manifestation.

Un système de domination politique et esthétique

À Cassel, geste très fort, le cœur historique de cet événement, le célèbre bâtiment du Fridericianum, a été donné à la présentation des collections du EMST — Musée national d'art contemporain d'Athènes. Le visiteur y retrouve des «*célebrités*» de l'art contemporain «*international*» comme Mona Hatoum, Gary Hill, Janine Antoni, Kendell Geers, Emily Jacir, dont plusieurs Grecs comme Takis, Jannis Kounellis, Lucas Samaras... Mais on pourra surtout y découvrir des artistes méconnus comme Chryssa (1933-2013), qui travailla sur des moules d'espaces en négatifs (bien avant Rachel Whiteread) ou Andreas Lolis dont on peut voir un abri pour itinérant fait de marbre... Voilà déjà une prise de position qui défie les codes dominants du milieu de l'art contemporain et ancien, celui qui réitère les valeurs sociales, intellectuelles et esthétiques des grands centres contre celles des régions périphériques qui seraient moins fortes, moins valables, moins sérieuses...

La leçon de cette remise en question des normes esthétiques prédominantes se poursuit dans d'autres lieux

de Cassel où bien des artistes «*marginiaux*» ont été invités. Par exemple, des artistes samis — autrefois on parlait de Lapons — sont présents, entre autres avec Britta Marakatt-Labba qui expose, au documenta Hall, une immense tapisserie de 23,5 mètres de long qui montre l'univers réel et mythologique de ces autochtones. On y voit une sorte de procession de rennes, de loups et d'ours, mais aussi des gens qui manifestent ou se rassemblent pour discuter de l'autodétermination de leur peuple. Dans le même lieu, on pourra aussi retrouver les masques du Canadien Beau Dick, artiste et chef héréditaire de la Première Nation Namgis, en Colombie-Britannique, mort en mars dernier.

Post-colonialisme, post-médium, post-gender?

Voilà en fait un événement qui est hanté par la question du post-colonialisme, ou plus exactement par le fait que la colonisation de la planète par certains pays occidentaux n'est pas finie. Au Grimmwelt Kasel, on remarquera en particulier le travail de Susan Hiller, qui, dans sa vidéo *Lost an Found*, donne la parole à 23 langues régionales qui sont en danger, ont disparu, ou parfois — chose plus rare, sont en résurgence sur la planète.

Un événement qui tente aussi de renégocier les rapports entre le grand art et les arts dits mineurs. Par exemple, on notera l'inclusion du centre Peppermint où se réunissent entre autres des femmes de différents groupes sociaux et même religieux pour participer au cercle de couture Lose Fäden.

On sera aussi très inspiré par les vidéos du duo Prinz Gholam (composé de l'Allemand Wolfgang Prinz et du Libanais Michel Gholam) qui, portant des vêtements contemporains, prennent des poses d'hommes — et de femmes — prises dans des œuvres ou des images se référant à la culture grecque antique. Cela donne souvent des attitudes mélancoliques qui parlent bien plus de l'accablement du citoyen contemporain, dont le corps est prisonnier de représentations sociales imposées, que du poids de l'héritage de la culture grecque antique. Nos corps et nos vies ne nous appartiennent pas totalement, ils sont politiquement contraints par des valeurs contre lesquelles il faut encore lutter.

Collaborateur
Le Devoir



ROMAN MÁRZ

Vue de l'installation de Beau Dick, artiste et chef héréditaire de la Première Nation Namgis, en Colombie-Britannique

**À POINTE-À-CALLIÈRE
AMAZONIE**

Le chamane et la pensée de la forêt

Jusqu'au 22 octobre 2017

DIMANCHES~FAMILLES
Découvrez LES ANIMAUX DE L'AMAZONIE avec des animateurs du Zoo de Granby.
Une activité gratuite, le 9 juillet, de 13 h à 16 h.
Rencontrez un boa constricteur, un tatou et des mygales!

CREUSEZ DANS LES ORIGINES

Une exposition réalisée par le MEG - Musée d'ethnographie de Genève et adaptée par Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, avec la participation des Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles.

25 ANS
POINTE-À-CALLIÈRE
Montréal

Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal
pacmusee.qc.ca

MEG

TOURISME MONTRÉAL

AIR CANADA CARGO

INTERCONTINENTAL

© Photographes: MEG - Musée d'ethnographie de Genève, Johnathan Watts / René Faurst

ART, HISTOIRE ET NATURE

6 août
24 septembre

MONTRÉAL - tour de l'île vers l'est
tour de l'île vers l'ouest

9 septembre

OTTAWA et GATINEAU
Nouvelle salles d'art canadien et autochtone
Mosaïculture - célébration fleurie!

22 octobre

SHERBROOKE
sculpture au musée - poésie en spectacle

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621
En collaboration avec Club Voyages Malavoy
Titulaire d'un permis du Québec

Les beaux detours
CIRCUITS CULTURELS

AQETA
Association québécoise
des troubles d'apprentissage

moi aussi
J'AIDES PROJETS

Le droit d'apprendre depuis 1966
aqeta.qc.ca

CINÉMA

CINE
OUTREMONT
Montréal
theatrouremont.ca
514 495-9944, #1

NERUDA VOSTF
de Pablo Larraín (CL-AR-FR-ES-US)
LUIS GNECCO, GAEL GARCÍA BERNAL ET
MERCEDES MORÁN.
Le lundi 10 juil. | 16h et 19h 30 | 9,00\$

Papa a encore raison dans *De père en flic 2*

MANON DUMAIS

Tourner la suite d'un grand succès est un exercice d'équilibriste: d'une part, il faut préserver ce qui a plu aux spectateurs; d'autre part, il faut les surprendre. Comme l'expliquait Patrick Huard peut avant la sortie de *Bon Cop, Bad Cop 2*, qui a jusqu'à maintenant cumulé 5 millions au box-office, le public tend à idéaliser le premier film en cristallisant ses dix meilleures minutes.

Si les uns attendent impatiemment la suite d'un film qu'ils ont aimé, les autres l'attendent avec une brique et un fanal. Parlez-en à Michel Côté, qui a réalisé avec Robert Ménard la suite du film culte *Cruising Bar*.

«Après 20 ans, j'ai dit oui à la suite de *Cruising Bar* et on a gagné la Bobine d'or en 2009. C'est sûr que ce n'est pas toujours évident... Le public a aimé ça, mais moins que le premier. Il y a toujours quelque chose qui se mystifie avec le temps. Les suites, c'est toujours plus dur pour les acteurs. Avec Louis-José Houde, on n'étonnera personne. Heureusement, nos personnages sont attachants», explique l'acteur émérite.

«C'était tout un défi d'écriture. Je sentais qu'on ne pouvait pas se fier à l'attachement que les gens avaient pour le premier. Avec Michel, la première fois qu'on s'en est parlé, on s'est dit qu'il fallait que ce soit meilleur que le premier», se souvient Émile Gaudreault, qui, en l'absence d'Ian Lauzon, parti se faire son cinéma, a fait appel aux scénaristes Sébastien Ravary et Eric K. Boulianne, dont les sketches écrits pour *SNL Québec* et *Le nouveau show* lui avaient plu.

«Je ne m'attendais pas à faire ce film-là, reconnaît Boulianne. Je trouvais que c'était un beau challenge que d'écrire un film qui allait parler au plus grand nombre de spectateurs possible. C'est un peu un rêve de "tit cul" que de se retrouver dans cette grosse production-là.»

De retour en thérapie

Les choses ont assez peu changé pour Jacques (Côté) et Marc Laroche (Houde). Le père et le fils sont toujours à couteaux tirés.



Le scénariste Eric K. Boulianne, le réalisateur Émile Gaudreault et le comédien Michel Côté

Afin de tirer les vers du nez de Martin Germain (Patrice Robitaille), l'un des sbires du chef de la mafia montréalaise, les deux policiers infiltrent une thérapie de couple où Martin et sa copine (Julie LeBreton) se sont inscrits. Ça ne pourrait mieux tomber puisque Marc, obsédé par l'idée d'impressionner son père, néglige le

couple qu'il forme avec Alice (Karine Vanasse).

«L'idée de la thérapie de couple était porteuse. On sentait qu'il y avait une richesse; c'est la même chose, mais ça nous amène complètement ailleurs. J'ai eu l'intuition qu'il fallait qu'on développe davantage les couples qu'on l'avait avec les pères et fils du premier, où ils mettaient en va-

leur les personnages principaux», raconte Émile Gaudreault.

Les problèmes de couples prennent tant de place que par moments, l'émotion prend le pas sur l'intrigue policière. «J'ai bien aimé la version française de *De père en flic*, *Père fils thérapie*, mais je trouvais que le père et le fils avaient l'air de se haïr pour vrai», révèle Michel Côté. Pour moi, c'était très important que même si avec Louis-José, on s'engueule comme des malades dans les deux films, on sente qu'on s'aime. Jacques ne se prend pas pour un *Seven Up*, mais il aime son fils qu'il a élevé seul. Il y a de beaux moments que j'aime dans le film qui ne sont pas drôles, mais qui sont très touchants; et ça, il n'y en avait pas dans le premier.»

L'acteur poursuit: «Après *De père en flic*, les hommes me disaient qu'ils allaient appeler leur père ou leur fils. En sortant de *De père en flic 2*, les gens vont se dire que leurs problèmes de couple ne sont pas si graves que ça. Comme je le dis dans le film, il faut se dire "je t'aime."»

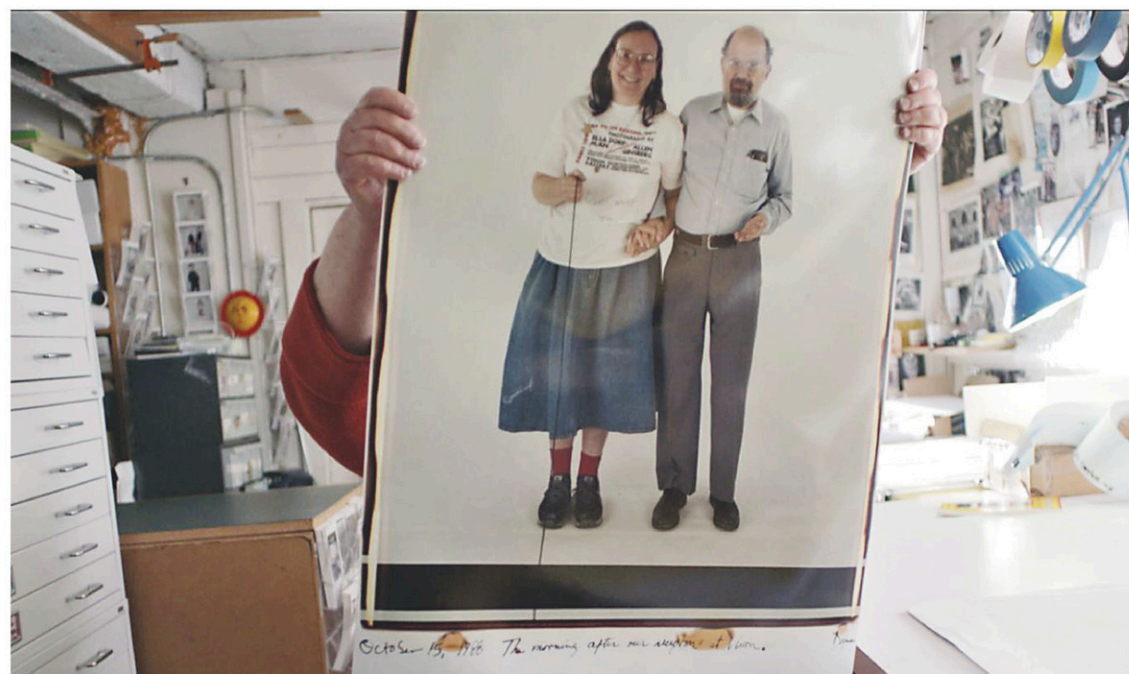
Vingt fois sur le métier...

Émile Gaudreault le répète à qui veut bien l'entendre: il a beaucoup travaillé sur ce film: «Émile retravaille tout le temps le scénario. C'est fou! confirme Eric K. Boulianne. Il m'a invité en montage, en mixage. J'ai assisté à toutes les étapes du tournage. C'était comme un gros stage! On ajoutait même des gags et des répliques en post-synchro.»

«On avait un scénario de 166 pages; je suis allé au maximum pour chaque scène. J'ai commencé comme scénariste sur *Louis 19 de Michel Poulette*, je ne me suis jamais senti menacé par les scénaristes, c'est pour ça que je les invite tout le temps. Pour moi, les scénaristes et les acteurs, ce sont des partenaires. Je suis à leur écoute parce que je veux que leur ADN fasse aussi partie de cette histoire-là», conclut Émile Gaudreault.

Collaboratrice
Le Devoir

À l'affiche le 13 juillet



MÉTROPOLE FILMS

L'intérêt du film réside aussi dans cette volonté de dévoiler la face B de l'histoire de la photographie américaine.

Le côté givré d'une artiste sans prétention

THE B-SIDE: ELSA DORFMAN'S PORTRAIT PHOTOGRAPHY
★★★1/2

Documentaire d'Errol Morris.
États-Unis, 2016, 76 min.

ANDRÉ LAVOIE

Elsa Dorfman n'a guère le profil d'une négationniste de l'Holocauste, d'une polémiste endurcie, d'une femme de pouvoir échafaudant des stratégies militaires, ou de propagande. Elle apparaît pourtant fascinante aux yeux du documentariste Errol Morris, aimant filmer des personnages ambigus et inquiétants (*The Thin Blue Line*, *The Fog of War*), mais rarement ses amies.

Dans *Elsa Dorfman's Portrait Photography*, cette proximité s'illustre sur le plan esthétique, délaissant les cadrages soignés et une caméra inquisitrice pour une simplicité relevant de l'échange à bâtons rompus. Le téléphone sonne au milieu d'une conversation? Elsa s'empresse de répondre, signalant à son interlocuteur que leurs propos seront sans doute immortalisés.

À 80 ans, cette photographe sans prétention aime bien se définir comme une «nice Jewish girl»; elle le répétera souvent, comme si son sourire espiègle ne l'exprimait

pas déjà. Rien ne semblait la destiner à la photographie, un art qu'elle a commencé à pratiquer à la fin de la vingtaine, cherchant à être autre chose qu'une secrétaire célibataire vivant chez ses parents, nullement attirée par la drogue et la promiscuité des femmes de son entourage dans le New York des années 1960.

Cette pudeur a de quoi étonner quand on sait qu'elle a côtoyé les stars de la *beat generation*, devenue l'amie fidèle du poète Allen Ginsberg jusqu'à sa mort, tirant le portrait d'une impressionnante galerie d'artistes (Bob Dylan, Joni Mitchell, Anaïs Nin, Jorge Luis Borges), saisissant leur gloire sans que jamais elle rejaillisse sur elle. Les agents, les galeries, les vernissages: ce n'était pas sa tasse de thé, confiant qu'au palmarès de la renommée, son nom se situe au dernier rang. S'il y a de l'amertume dans ce constat, Elsa Dorfman sait bien la camoufler.

La décennie 1980 constituera un tournant pour celle qui travaillait principalement en noir et blanc. L'arrivée de cette aventure chimique nommée Polaroid sera déterminante, surtout lorsque la photographe mettra la main sur un de ces appareils de grande dimension pour des portraits en couleurs que les clients

peuvent contempler sans attendre. Elsa leur offrait deux photographies: ils en choisissaient une, de leur point de vue la meilleure, et la photographe conservait l'autre, la «b-side», de son point de vue la plus charmante et la plus évocatrice.

Son affection pour ses sujets aux yeux mi-clos, à la posture légèrement disgracieuse, ou victimes d'une machine capricieuse au moment de l'impression, témoigne aussi de sa modestie d'autodidacte. Pourquoi un fond rouge? «*Just there*», dit-elle sans ambages. La photographie, voleuse d'âmes? «*I'm interested in the surfaces of people*», comme pour éviter tout discours pompeux. Nous voilà loin des énigmatiques Diane Arbus et Vivian Maier.

Poussée à la retraite après la fermeture des usines Polaroid, une technologie écrasée par le numérique, Elsa Dorfman s'interroge à voix haute sur la destinée de son œuvre, encore dans ses classeurs. L'intérêt d'Errol Morris, au-delà du personnage coloré, réside aussi dans cette volonté de dévoiler cette face B de l'histoire de la photographie américaine. Comme avec les anciens 45 tours, il faut se donner la peine de la découvrir.

Collaborateur
Le Devoir

Le swing dans l'adversité

DJANGO

★★1/2

Drame d'Étienne Comar. Avec Reda Kateb, Cécile de France, Beata Palya, Bimbam Merstein. France, 2017, 117 min.

ANDRÉ LAVOIE

Une vie d'artiste peut-elle tenir en deux heures de cinéma? Beaucoup tentent ce pari, avec des résultats parfois décevants (Claude François et Dalida ne sont plus des nôtres pour s'en plaindre). D'autres préfèrent circonscrire un moment fort pour illuminer l'ensemble de l'œuvre, et du héros.

Avec une impressionnante feuille de route comme scénariste (*Des hommes et des dieux*, *Mon roi*), et producteur (*Timbuktu*), Étienne Comar s'installe maintenant dans la chaise du réalisateur avec *Django*, un chapitre tumultueux de la vie du célèbre musicien pendant la Deuxième Guerre mondiale. En 1943, disons-le, rien ne ressemblait à un long fleuve tranquille...

Sauf, justement, la vie et la carrière de Django Reinhardt (Reda Kateb, plein de dévotion), le musicien tzigane le plus célèbre de Paris, curieuse ironie quand on sait ce que le régime nazi a fait subir à ses semblables. Grâce à sa renommée, et un talent fou à la guitare malgré deux doigts paralysés, il se croit invincible, jugeant cette guerre comme étant celle des autres, à peine ébranlé par les mises en garde d'une résistante aux allégeances ambiguës (Cécile de France, un peu éthérée). Sur le point de céder aux propositions d'officiers qui lui font miroiter une tournée triomphale en Allemagne — et dont il ne pourrait jamais revenir —, le virtuose se laisse convaincre de passer en Suisse avec sa conjointe (Beata Palya) et sa vieille mère (Bimbam Merstein), forcé toutefois d'attendre à la frontière, période qui le marquera à jamais.

Ce moment charnière en partie romancé par l'écrivain Alexis Salatko, qui signe l'adaptation de son livre en compagnie d'Étienne Comar, met en lumière les contradictions de la figure emblématique du jazz manouche, dont celles de l'artiste intouchable, au-dessus des contingences morales. C'est également le prétexte pour épingle sa désinvolture, alors que le film démarre à la fois sur une note grave (un massacre de Tziganes en Ardenne) et lé-



MK2/MILE-END

Dans le rôle de Django Reinhardt, Reda Kateb est plein de dévotion.

gère (Reinhardt pêche le long de la Seine pendant que son public s'impatiente dans un théâtre surchauffé).

Ce récit d'une prise de conscience est entrecoupé de numéros musicaux dont l'énergie émane davantage de la touche Reinhardt (entièrément reproduite par le Rosenberg Trio, et habilement mimée par Reda Kateb), que de l'approche

d'Étienne Comar, purement illustrative, rarement enlevante. Un peu comme si la fougue de Django écrasait le peu d'assurance que tente d'afficher le cinéaste apprenti, plus à l'aise à capter ce son si singulier qu'à saisir les complexités d'une âme peu à peu tourmentée, gagnant en maturité, même après la mort d'un singe qui le suivait partout...

Alors qu'une fois encore la grande Histoire s'entremêle à la petite, Django apporte un éclairage plus blafard qu'original de cette période dont le cinéma s'est depuis longtemps entiché. Étienne Comar, confiné dans une succession d'espaces clos par souci d'économie, célèbre un génie en l'examinant à distance, dans un respect académique qui, lui, ne confine pas au génie.

Collaborateur
Le Devoir

Ven.-dim. 15 h | lun.-jeu. 20 h 45 (VOSTF) | d'ANDRÉ KONCHALOVSKY



Tous les jours 19 h | de DOMINIQUE ABEL ET FIONA GORDON



Tous les jours 17 h | 7 classiques du burlesque à revoir sur grand écran

335, boul. de Maisonneuve Est | berri-ugam | cinemathequeqc | cinematheque.quebecoise | cinematheque.qc.ca | 514-642-9768

LIVRES

LA VITRINE



ESSAI

FAIRE MAILLE

★★★
Mélissa Labonté
L'instant même
Montréal, 2017, 108 pages

Il y a cinq ans que le Printemps érable a soufflé sur le Québec et, depuis, le projet social qu'il poussait semble être parti au vent... Avec *Faire maille*, Mélissa Labonté nous ramène la grève étudiante par le biais des mots qui s'y sont greffés. Mots poétiques davantage que discours politiques: l'essai de cette littéraire scrute avec discernement «l'engagement poétique de la revue *Fermaille*», hebdomadaire publié par des étudiants pendant le conflit de 2012. Le ton est érudit, les références multiples, mais les exemples de la verve étudiante plutôt rares, excepté les reproductions au début du livre. Il faut préciser que le texte, d'abord un mémoire de maîtrise, ne vise pas à faire revivre la revue poétique, mais à en analyser la portée politique. Dans *Faire maille*, ou *Fermaille*, peu importe la graphie, c'est l'idée de collectivité, ou ce qui en reste, qui anime les étudiants poètes. «La poésie fermaillienne, écrit Labonté, prend du passé ce qui est encore vivant afin de créer un nouveau réseau de sens [...] La devise "je me souviens" devient "tu te souviens" [...] Cette translation pronomiale ouvre le poème à une expérience de la communauté.» Un baume, en cette période d'incertitudes.

Jérôme Delgado



ALBUM JEUNESSE

D'UNE PETITE MOUCHE BLEUE

★★★★
Mathias Friman
Les fourmis rouges
Montreuil, 2017, 24 pages

«Il était une fois une mouche bleue avec des yeux globuleux. Posé au pied d'un arbre, le minuscule insecte venait de terminer son repas. C'est bon ça, dit la mouche en s'essuyant la bouche. Allons voir plus loin, la Terre est ronde, la Lune est blonde, je pars découvrir le monde». Elle fit long feu, car une grenouille se trouva sur son chemin. À son tour, le batracien voulut aller voir plus loin, mais un serpent l'engloutit, qui se fit à son tour dévorer par une corneille et ainsi de suite jusqu'à l'homme qui, après avoir goûté au loup, fit ce qu'il devait et alla digérer son repas au pied d'un arbre. Sous forme de fable, Mathias Friman nous plonge au cœur du cycle de la vie, de cette chaîne alimentaire au bout de laquelle se trouve l'homme, puissant, laissant ses restes et ses déchets aux plus petits qui s'en délectent. La sobriété des illustrations, le peu de couleurs — noir, blanc et bleu suffisent à l'évocation —, la ligne pure, le style réaliste et très détaillé et le graphisme réfléchi imposent un second niveau de narration riche en signification.

Marie Fradette

RODAGE

SUITE DE LA PAGE E 1

humour, fait valoir François Bellefeuille. Est-ce qu'il y avait autant de rodage dans les années 1990? Non. Est-ce que les shows étaient aussi drôles? Non plus.»

Éloge de l'imperfection

À 30 ans, Virginie Fortin appartient à une génération d'humoristes qui envisagent de moins en moins leur parcours comme une simple ascension vers le Graal d'une tournée

panquébécoise des grands théâtres. Le Zoofest, le Dr. Mobilo Aquafest et les soirées d'humour qui pullulent dans les bars de la province aménagent désormais de nombreux espaces permettant de partager des textes en différents états de gestation, devant un public éclairé, bien instruit de ce à quoi il est convié.

«Rodage, c'est un mot qui me terrifie, même si je comprends les bénéfices de l'exercice», confie celle qui présentera un numéro (bien rodé!) pendant le gala *Juste engagé* du Festival Juste pour rire, et qui amorcera bientôt le travail de scène autour de son premier spectacle solo. «Je sais que le rodage, ça sert à se péter la gueule en faisant moins de dégâts, mais j'ai de la difficulté à concevoir une réelle scission entre la dernière représentation d'une série de rodage et la première représentation de mon vrai spectacle. Je sais aussi que je me lasse vite de dire la même affaire. C'est peut-être pour ça que l'éventualité de faire des dizaines de fois mon show avant de réellement le lancer m'angoisse. Je ne veux pas me tanner.»

«Je ne déteste pas le spectacle imparfait, poursuit-elle. Si tu fais un 7 minutes dans un gala juste pour rire, tu veux évidem-

ment que ça rentre au quart de tour, mais dans le cadre d'un spectacle avec une seule tête d'affiche, j'aime les moments de vérité, de spontanéité, qui se produisent parce qu'on sent la fébrilité de l'humoriste.»

Une fois un spectacle sur son erre d'aller, renouer avec les conditions du rodage permet parfois de chasser les mauvaises habitudes, signale Bernard Caza, en évoquant certains humoristes célèbres qui se soumettent à un week-end au Vieux Clocher en milieu de tournée, le temps d'huiler à nouveau la machine. «Quand tu as fait 125 dates, tu peux tomber dans certains automatismes, adopter un début plus rapide, moins laisser aux gens le temps de rire. Le contact avec le public est tellement violent chez nous que ça te force à te mettre à jour.»

«Il y a peut-être un moment où tu vas voir de la déception dans le visage d'un humoriste pendant un rodage, mais ce que tu vois aussi, c'est un humoriste plus excité, plus en danger, conclut quant à lui François Bellefeuille. Pour être franc, c'est pendant le rodage que j'ai le plus de fun. Quand une ligne marche fort, ça ne fait pas longtemps qu'elle marche fort, donc je suis méga excité. Quand je me plante, ça m'obsède tellement que je dois trouver une solution. Et c'est quand je finis par trouver des solutions que je me sens le plus vivant et le plus humoriste.»

Collaborateur
Le Devoir

FRANÇOIS BELLEFEUILLE
ESSAYÉ DES AFFAIRES
En tournée partout au Québec

GALA JUSTE SKETCHS
Animé par Léane Labrèche-Dor, Virginie Fortin et Antoine Vézina, le 23 juillet à 18h30 et à 21h30 à la salle Wilfrid-Pelletier



MARC LECLERCQ

La Marie que chante *Cardinal Song*, premier roman de Vincent Giudicelli, appartient au stéréotype de la vamp envoûtante parce que volatile. Le genre de muse autour de laquelle édifier une grande œuvre mais qui, en attendant, pourrait bien faire souffler une tempête sur votre quotidien.

L'amère America de Vincent Giudicelli

L'auteur signe une lettre d'amour très française à une Amérique qui n'existe que dans sa tête

DOMINIC TARDIF

Le rock et la littérature auront beaucoup contribué à sanctifier en ultime objet de désir la fille appelée par un ailleurs avec lequel elle renouera inéluctablement, de la Ruby Tuesday des Rolling Stones, qui refusait d'être enchaînée au monde matériel, à la Betty du 37^e 2 le matin de Philippe Djian, que la folie ne pouvait qu'un jour complètement engouffrer. Le féminin insaisissable a des yeux enjôleurs auxquels peinent à résister les durs au cœur tendre.

La Marie que chante *Cardinal Song*, premier roman de Vincent Giudicelli, appartient à ce même stéréotype de la vamp envoûtante parce que volatile. Le genre de muse autour de laquelle édifier une grande œuvre mais qui, en attendant, pourrait bien faire souffler une tempête sur votre quotidien.

«Contrairement à pas mal d'autres filles, Marie savait qu'elle était limite. C'est ce qui rend les gens intéressants, cette conscience qu'ils ont d'eux-

mêmes», note le narrateur, complètement obnubilé, mais aussi soulagé d'avoir enfin trouvé sa «partner in crime» à lui. «Je savais en rencontrant Marie que je n'aurais pas affaire à une Agathe ou à une Clémence, une de ces assommantes buveuses d'Evian qui sentent constamment la lavande, apprennent le violon, n'achètent jamais de ketchup et font leur lit en quittant les chambres d'hôtel.»

En visite à Tunis, le jeune amoureux se réveille un matin dans une maison désertée par Marie, partie à la recherche d'un père qu'elle n'a jamais connu. Partie sans avertissement, comme de raison, parce que sinon, il n'y aurait pas de roman, autrement dit, pas de chanson.

Assemblage de mythes

Bien qu'il soit annoncé en quatrième de couverture comme «une sorte de road trip moderne à la Jack Kerouac» et qu'il se déroule en partie aux États-Unis, *Cardinal Song* propose essentiellement un assemblage de mythes améri-

cains tels qu'imaginés depuis la France. L'Amérique que Vincent Giudicelli fabule n'existe sans doute que dans sa tête.

La constante tentative de glorification de l'excès, du rock et de la Californie à laquelle œuvre l'auteur, qui a grandi entre Paris et la Corse, doit beaucoup au magazine *Rock & Folk* et à une certaine école de la rock critic française. Le personnage de Norman, insatiable boulingueur qui a un jour dormi avec Debbie Harry et fêté avec The Clash, semble en ce sens tout droit sorti de la plus hallucinée des *Musicographies* avec «ses boots noirs, son jean noir, son t-shirt noir, son sac en bandoulière, rempli de toute la pharmacopée indispensable à celui qui veut planer et redescendre tranquillement».

Les clichés abondent comme les groupies dans une chambre d'hôtel après un show de Led Zeppelin en 1971, sans pourtant gâcher le charme de cet exercice de style, dans la mesure où Giudicelli ne sait tolérer un paragraphe qui ne serait électrisé par la stridence d'une phrase

péremptoire et vénéneuse. «Les parents ressemblent parfois à un agent toxique ou à une religion.» «Fuir est un droit que l'on s'octroie pour survivre.» «De l'enfance, nous ne gardons finalement que ce que nous n'avons jamais voulu comprendre et nous le retenons comme une pulpe au fond d'une vieille bouteille oubliée dans un placard.»

Mélancolique cri de révolte, *Cardinal Song* pleure la décadence d'un monde qui, par respect pour cette chose fragile qu'est la vie, ne sait plus qu'embrasser la sobriété, l'équilibre et la modération d'un quotidien rangé, bercé par la musak des rêves sacrifiés. Un sombre portrait auquel Vincent Giudicelli semble préférer ses fantasmes d'une Amérique de l'ivresse et de l'autodestruction.

Collaborateur
Le Devoir

CARDINAL SONG

★★★ 1/2
Vincent Giudicelli
Annika Parance éditeur
Montréal, 2017, 274 pages



LOÏE DE CRAVAN

Détail d'une illustration tirée de *Pamplemoussi* (2004), de Geneviève Castrée, album illustré accompagné d'un disque de chansons interprétées par l'auteure. L'œuvre hybride a été tirée à 800 exemplaires.

CASTRÉE

SUITE DE LA PAGE E 1

ils se donnent tous une accolade larmoyante. Dans la vraie vie, les choses ne se passent pas toujours comme ça. C'est en fait très rare, expliquait-elle à *The Comics Journal*, en avril 2013 (notre traduction). Le temps qui guérit tous les maux, c'est de la pure bullshit.»

Univers féérique constamment surplombé par l'ombre d'un passé impossible à laisser derrière soi, les premiers titres de Geneviève Castrée, sorte de livres pour bambins forcés trop vite à devenir adultes, ont de l'enfance à la fois la dureté de la rencontre initiale avec le monde, et son indissociable émerveillement.

«Elle a souvent séjourné chez moi, et je me souviens qu'elle se nourrissait exclusivement de grands bols de céréales sucrées avec du lait», raconte Benoît

Chaput, en évoquant une éternelle jeune fille, à la colère lumineuse face aux injustices d'un monde dans lequel elle avait été accueillie sans assez de douceur. «J'ai un sticker ici qu'elle avait fabriqué sur lequel c'est écrit "La toute petite Geneviève Castrée"».

«Elle voulait que le monde vienne à elle»

À Anacortes, dans l'État de Washington, où elle vivait avec son mari musicien Phil Elverum depuis environ huit ans, Geneviève Castrée enregistre sous toutes sortes de noms sibilants (d'abord Woelv, puis O Paon) des albums de folk hypnotique et étrange, aux accords s'élevant comme d'un sommeil limoneux. Si elle s'adresse essentiellement à un public anglophone, c'est néanmoins en français qu'elle chante des textes surréalistes, tendres, joueurs et graves.

«Je crois que si elle s'entêtait à s'exprimer dans sa langue, c'est qu'elle voulait que le

monde vienne à elle, et non pas le contraire. Elle voulait être considérée selon ses propres termes, ne jouer aucun jeu», explique son mari, au sujet de celle qui aimait se décrire comme une Martienne. Sous son pseudo Mount Eerie, il lançait en mars dernier l'album *A Crow Looked at Me*, journal souvent insoutenablement intime du quotidien d'un jeune veuf refusant d'attribuer un sens au départ de sa femme. Il s'attelle présentement à mettre de l'ordre dans la quantité phénoménale de textes et de dessins laissés derrière. Deux livres doivent d'ailleurs voir le jour cet automne chez Drawn & Quarterly.

Au bout du fil, la bédéiste Julie Doucet peine toujours à supporter la cruauté d'une mort ayant frappé une femme qui, enfin, goûtait à une forme d'apaisement, après s'être délestée d'une partie de son amertume grâce à *Susceptible*. «Je suis encore incapable d'écouter ses disques», laisse-t-

elle tomber à propos de son amie, très laconique, mais parfaitement transparente.

«Comment se sentir / quand on a finalement / tout ce qu'on voulait? // Doit-on devenir pantouflard? / platte? / endormi», s'interroge Geneviève Elverum en s'adressant à sa fille enfin née dans *Maman sauvage*, son premier recueil de poésie paru en 2015 sous son vrai nom, auquel succédera *Maman apprivoisée* cet automne, chez L'Oie de Cravan.

«En t'allaitant / je regardais ton oreille / minuscule, délicate / tortellini. // Ta peau sucrée / contre moi / j'ai encore du mal / à comprendre / comment tu as pu / sortir de mon corps. // Même, juste comment / une oreille pareille / a pu sortir de là.» Nous sommes nombreux à avoir encore du mal à comprendre l'injustice de la mort de Geneviève Castrée.

Collaborateur
Le Devoir

LIVRES

DANS L'OMBRE DES FILMS

Le merveilleux monde des Plouffe



LOUIS HAMELIN

Durant tout l'été, *Le Devoir* vous invite à redécouvrir des œuvres littéraires condamnées à vivre dans l'ombre de leur adaptation à l'écran. Quatrième chapitre d'une série de douze: *Les Plouffe* de... Roger Lemelin.



ICI RADIO-CANADA

Relire *Les Plouffe* en 2017, c'est se dépouiller de tous les sacro-saints acquis de la Révolution tranquille et replonger dans le mélange d'hébétéude ensoutanée et d'innocence heureuse.

« **Y**a pas de place, nulle part, pour les Ovide Plouffe du monde entier... » Lancée par un Gabriel Arcand bouleversant en jeune esthète sur la brosse, la phrase continue de résonner. Personne, à moins d'être un Y convaincu que l'histoire du cinéma québécois commence avec *La grenouille et la baleine*, ne l'a oubliée. Mais on chercherait en vain cette réplique dans le roman dont fut tiré le scénario du film de Carle. Cette tirade d'Ovide, par contre, y est, clôturant la première partie du livre, aussi marquante à l'écrit qu'à l'écran: « *J'ai des millions de mots qui voudraient sortir. [...] Vous voulez chanter l'opéra? On rit de vous. Vous voulez vous conduire en monsieur avec les femmes? Elles vous traitent de tapette si vous n'êtes pas champion avec des muscles gros comme ça.* »

Ovide a 28 ans; l'ainé, Napoléon, en a 32. Ils vivent tous les deux en appartement, avec frère et sœur et ces locataires à vie que sont leurs parents. Aujourd'hui, c'est en Afrique du Nord et ailleurs que le chômage chronique et les boulots de misère condamnent des générations complètes à la tuelle familiale. Et relire *Les Plouffe* en 2017, c'est se dépouiller de tous les sacro-saints acquis de la Révolution tranquille et replonger dans le mélange d'hébétéude ensoutanée et d'innocence heureuse que d'aucuns ont qualifié d'« héritage de la pauvreté ».

Un héritage dont l'auteur du roman, Roger Lemelin, s'est, il faut le dire, plutôt bien accommodé. Il était plus vite sur ses patins que son Ovide, et semble avoir assimilé très tôt la leçon que son personnage apprend à la dure: les femmes préfèrent les sportifs. Il s'essaie à la boxe, mais est trop

myope pour parer les coups et les lentilles de contact restent à inventer. Il rêve des Olympiques d'hiver, mais se fracasse une cheville en sautant à ski. Adieu, pente douce. C'est sur son lit d'hôpital qu'il découvre cet éternel prix de consolation: la littérature.

Lemelin est un surdoué. Il écrit *Au pied de la pente douce*, un gros roman, avant d'avoir 25 ans. Le livre paraît à Montréal, puis à Paris. Ensuite, mon volume des Éditions La Presse mentionne, comiquement, une traduction américaine à New York et une autre, anglaise, à Toronto... L'auteur devient le correspondant à Québec de deux vénérables institutions étasuniennes, le *Time* et le *Life*. Et il écrit *Les Plouffe* avec, excusez du peu, une bourse Guggenheim.

Roger Lemelin, ou l'irruption inattendue, dans notre littérature, du mythe fondateur de l'économie américaine: le millionnaire parti de rien. Il avait rejoint, à 20 ans, un oncle jobbeur dans la forêt gaspésienne. Il faut l'entendre s'exalter, dans ses entretiens avec VLB, sur la qualité de la fibre du bouleau d'ici, si prisée des industriels écossais (*Pour faire une histoire courte*, Stanké, 1991). Le jeune Lemelin maîtrise déjà l'anglais, et plutôt que de moisir dans un vieil autobus scolaire converti en roulotte au fond des Chic-Chocs, c'est lui qui traverse l'océan pour aller négocier avec les acheteurs. Si une chose peut être affirmée avec certitude à propos de cet auteur, c'est qu'il refusa le double vœu de pauvreté attendu d'un littérateur

canadien-français. Il va devenir un cas dans nos lettres: un écrivain qui réussit en affaires... Et le symbole est presque trop beau pour être vrai: la première entreprise dont il fera l'acquisition est une fabrique de saucisses.

Son ascension dans la bonne société se produit parallèlement à la « nationalisation » de la littérature québécoise, faisant de lui un suspect aux yeux des poètes du pays et des écrivains du peuple qui dominent alors le paysage. Pendant que tout ce qui grouille, grenouille et scribouille embrasse l'indépendantisme et la cause révolutionnaire, le fédéraliste convaincu accède à la classe aisée. Trudeau l'invite à Moscou. Desmarais, rencontré dans un avion, lui offre la direction de la Grosse Presse. Dans une société où l'argent et les gros chars ont toujours été ceux des autres, l'image de grand bourgeois qui s'est alors attachée à sa personne a sans doute nui à sa postérité littéraire, mais pas plus qu'un certain éparpillement et que la rarefaction de cette œuvre populaire pour cause d'affairisme. On ne lui pardonnait pas plus de fumer le cigare avec les *big shots* qu'on ne pardonnera à Charlebois de se mettre au golf dans les années 1980.

Hubert Aquin, qu'il embaucha comme directeur littéraire des Éditions La Presse, puis congédia au bout d'un an sous prétexte (dit la légende) que les affolants frais de déplacement et de représentation qui rebondissaient sur le bureau du boss menaçaient l'entreprise de faillite, l'apostropha en ces termes dans une lettre ouverte où il

qualifiait la « future NRF » de Lemelin de « machine anti-québécoise »: « *Vous avez bien mérité de la patrie, monsieur Lemelin, en offrant à Power Corporation, moyennant un gros salaire, d'envoyer toute l'opération dans votre style Place Royale.* » [« *Pourquoi je suis désenchanté du monde merveilleux de Roger Lemelin* », *Le Devoir*, 7 août 1976]

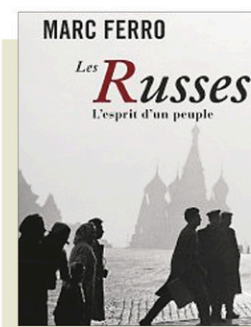
C'était plutôt bien envoyé. Mais ça ne manquait pas de sel, venant d'un homme qui s'était lui-même reconnu « *écrivain faute d'être banquier* », flambeur notoire dont les pulsions éfrénées trahissaient les aspirations à la grande vie. En somme, un cassé réglait ses comptes avec celui qui avait réussi, son semblable, son frère.

Pour ce qui est du « style Place Royale », j'avoue que lire « *Roger Lemelin de l'Académie Goncourt* » sur la couverture de mon exemplaire des *Plouffe* a le don de faire monter à mes lèvres un sourire presque attendri. Il n'est pas évident de trouver, dans la liste « couvert par couvert » des membres présents et passés de l'auguste aréopage, une mention d'un tel répondant canadien. Peut-être qu'en fouillant un peu...

En retrouvant quelques scènes mémorables du film de Carle dans les pages de Lemelin, j'ai été agréablement surpris par ma réactrice, par tous ces mots qui revenaient à la vie sous mes yeux: « *Allez-vous lâcher mon Guillaume, mes maudits grands flancs-mous!* » hurla Joséphine qui fit irruption en brandissant un lourd tisonnier. « Vas-y, mōman!

LES PLOUFFE
Roger Lemelin
Les Éditions La Presse
Montréal, 1948, 395 pages

LA VITRINE

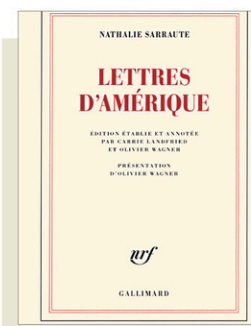


HISTOIRE

LES RUSSES
L'ESPRIT D'UN PEUPLE
★★★
Marc Ferro
Tallandier
Paris, 2017, 224 pages

L'historien français Marc Ferro, 92 ans, spécialiste de la Russie, de l'URSS et de l'histoire du cinéma, se livre ici à une sorte de bilan d'une existence vouée à une exhumation patiente — et parfois rusée — des secrets de l'histoire de l'URSS. « *Khrouchtchev l'avait bien compris: les historiens sont des gens dangereux, produisant des analyses qu'ils prétendent scientifiques alors que la science est l'apanage du Parti.* » Premier historien à avoir eu accès en URSS aux archives du Parti communiste (il en raconte les circonstances), Ferro a été autant le témoin direct du stalinisme que de la perestroïka. Collection d'observations faites sur le vif, récits circonstanciés de ses nombreux voyages, exposé de ses méthodes d'historien, son ouvrage est aussi intéressant que décousu. Mais y trouvera-t-on la clé nous permettant d'accéder à l'esprit du peuple russe? L'énigme demeure entière.

Christian Desmeules



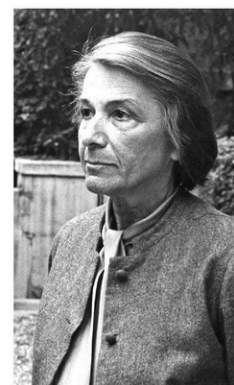
RÉCIT ÉPISTOLAIRE

LETTRES D'AMÉRIQUE
★★★ 1/2
Nathalie Sarraute
Gallimard
Paris, 2017, 124 pages

« *Mon cher Chien Loup. Le voyage s'est passé aussi vite psychologiquement (et moins crispé) que Paris-Chérence en dormant [...]*

Hier soir, ma 1^{re} conférence en anglais devant un public impressionnant et toute l'élite intellectuelle [...] a eu un succès éclatant. » En 1964, Nathalie Sarraute traverse l'Atlantique pour les États-Unis, loin de son mari, Raymond, avocat retenu à Paris. La séparation était chose rare chez eux. Une chance. Elle a fait naître 24 lettres intimes qui, pour une rare fois, dévoilent cette théoricienne majeure de l'écriture romanesque, cette plume singulière, sous un angle inédit. La figure forte du nouveau roman s'y raconte dans l'ordinaire de ses observations du quotidien, de ses réflexions sur le mouvement des droits civiques, sur la guerre du Vietnam avec un style parfois télégraphique et un ton étrangement plaisantin et sarcastique par moments. Femme de lettres, morte en 1999 en laissant derrière elle une œuvre d'envergure (*Le Planétarium, L'ère du soupçon...*), Nathalie Sarraute s'est toujours promenée dans l'antichambre de la pensée humaine, pour mieux en saisir les oscillations. Ces lettres sont un peu un vestibule apportant un nouvel éclairage sur la sienne.

Fabien Deglise



JACQUES SASSIER AFP
Nathalie Sarraute en 1968

FICTION AMÉRICAINE

Le jour où l'Amérique a fait banqueroute

Lionel Shriver livre une dystopie familiale sur fond de thèse libertarienne

NADIA KOROMYSLOVA

Le roman d'anticipation de Lionel Shriver *Les Mandible* serait-il un pamphlet de droite libertarienne à peine camouflé?

Le futur qu'il propose semble en effet s'abreuver aux craintes d'une droite conservatrice quant à l'influence croissante des Latino-Américains sur la Grande Amérique et quant aux impôts qui écrasent les honnêtes travailleurs alors qu'une élite « techno-bobo » jouit, elle, d'un mode de vie irréaliste. À sa sortie en anglais, l'an dernier, le récit n'a laissé personne indifférent dans un pays en crise et en campagne électorale, même s'il oppose à l'effondrement du monde et fait l'éloge naïf du dur labeur, de la famille et de la réduction de la taille de l'État.

Nous sommes en 2029, les États-Unis ne peuvent plus rembourser leur dette nationale, le dollar ne vaut plus un kopeck, et l'ordre social est en chute libre. Il ne reste qu'une dizaine d'années aux Américains pour jouir de leur domination économique, de leurs VUS et de leurs maisons monstrueuses. Leur insouciance a un prix: une nouvelle crise économique qui s'apprête à rejouer celle des années 1930.

Au centre de la tempête une famille blanche de classe moyenne, les Mandible, est plongée dans une pauvreté digne de celle qui afflige le tiers-monde. Les quatre générations de ce clan familial ordi-



JOËL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

L'écriture de Lionel Shriver est directe, railleuse et arrache morceau par morceau les restes de l'« American way of life ».

naire doivent réapprendre à compter les uns sur les autres et à vivre sous le même toit, au cœur d'une société dystopique qui se dévoile dans l'accumulation de ses dérives: à la crise déflationniste et au chaos social qui habitent la première partie du livre succède la reconstruction d'un État-providence 2.0, où la technologie conjuguée au *big data* enferme les travailleurs dans un quasi-esclavage.

Un rêve en morceaux

L'écriture de Lionel Shriver est directe, railleuse et arrache morceau par morceau les restes de l'« American way of life », à laquelle s'accrochent désespérément ses personnages, tout en partant en croisade contre le politiquement correct. La romancière multiplie d'ailleurs les coups sur les

« régimes sans gluten » et autres névroses de riches devenues insignifiantes alors que la nourriture même commence à manquer. Mais son jupon idéologique dépasse rapidement, au point d'en faire souffrir un récit qui, sans surprise, laisse le salut venir de la famille comme unique socle, alors que tout autour tout fout le camp.

Et c'est bien là le problème des *Mandible*, qui résume une trajectoire familiale à une tranquille accumulation de richesses, et ce, dans un univers, celui de Lionel Shriver, où la lâcheté, le conservatisme et la peur du changement sont justifiés par la peur de tout perdre et par un effondrement qui est perçu comme un simple horizon redouté plutôt que comme une crise dont ils sont en partie responsables.

Difficile donc de compatir à leur drame alors qu'ils découvrent la réalité de l'insécurité, de la perte des économies, des pénuries et de la débrouille qui n'est pas une fiction pour une bonne partie de la population mondiale, y compris aux États-Unis, sans grandes compassions eux-mêmes pour ces exclus qui les ont précédés. D'ailleurs, ces habitués à la crise, lorsque convoqués dans le récit, n'occupent que des rôles secondaires teintés d'un racisme ordinaire.

Le traitement réservé à son seul personnage noir — une femme mariée par intérêt au patriarche des Mandible, atteinte de démence et qui finit littéralement tenue en laisse — confirme surtout que Lionel Shriver n'a pas peur de la provocation pour nous faire avaler n'importe quoi.

Dans ce portrait corrosif d'un monde où l'argent cimente les relations humaines et sociales, la perte de valeur des capitaux aurait pu être vue comme un appel d'air. Or *Les Mandible* n'ose pas ce saut dans l'inconnu et par le fait même perd très vite en intérêt.

Le Devoir

LES MANDIBLE
UNE FAMILLE 2029-2047
★★★ 1/2
Lionel Shriver
Traduit de l'anglais
par Laurence Richard
Belfond
Paris, 2017, 528 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 26 juin au 2 juillet 2017

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTIEL NO DE SEMAINES

▼ Romans québécois

1	À qui la faute?	Christine Brouillet/Druide	1/3
2	Les petites tempêtes	Valérie Chevalier/Hurtubise	2/8
3	Une simple histoire d'amour • Tome 1 L'incendie	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	3/9
4	Pourquoi pars-tu, Alice?	Nathalie Roy/Libre Expression	5/7
5	Les chevaliers d'Antares • Tome 6 Les sorciers	Anne Robillard/Wellan	4/7
6	Le plongeur	Stéphane Larue/Quartanier	7/5
7	Le bonheur des autres • Tome 2 Le revenant	Richard Gougeon/Les Éditeurs réunis	6/6
8	Bien roulée	Annie Lambert/Mortagne	10/2
9	Les Glorieux et les Réprouvés • Tome 1 Perdicion	Alexandre Véziina/ADA	9/2
10	Sur les berges du Richelieu • Tome 3 Amours...	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	-/1

▼ Romans étrangers

1	Au fond de l'eau	Paula Hawkins/Sonatine	1/4
2	La dernière des Stanfield	Marc Levy/Robert Laffont	2/10
3	Noir comme la mer	Mary Higgins Clark/Albin Michel	5/8
4	Un appartement à Paris	Guillaume Musso/XO	3/15
5	Tous les deux	Nicholas Sparks/Michel Lafon	4/7
6	Jusqu'à l'impensable	Michael Connelly/Calmann-Lévy	6/7
7	L'informateur	John Grisham/Lattès	8/9
8	Quand sort la recluse	Fred Vargas/Flammarion	7/8
9	Vaticanium	José Rodrigues dos Santos/HC éditions	10/10
10	À nous	Elin Hilderbrand/Lattès	9/3

▼ Essais québécois

1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSween/Guy Saint-Jean	1/37
2	Les luttes fécondes	Catherine Dorion/Atelier 10	3/7
3	L'éducation. L'industrialisation du système...	Joëlle Tremblay/Somme toute	2/3
4	Une histoire de Montréal	Paul-André Linteau/Boréal	-/1
5	La traversée du Colbert. De Gaulle au Québec...	André Duchesne/Boréal	5/2
6	Le code Québec	J.-M. Léger J. Nantel P. Duhamel/Homme	-/1
7	Le principe du cumshot. Le désir des femmes...	Lilii Boisvert/VLB	4/10
8	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal Pierre Thibault/La Presse	6/6
9	Traces de l'histoire de Montréal	Serge Joyal Mario Robert/Boréal	-/1
10	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	8/4

▼ Essais étrangers

1	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	1/72
2	La vie secrète des arbres	Peter Wohlleben/Multimondes	2/15
3	Lettre ouverte aux animaux (et à ceux qui les...)	Frédéric Lenoir/Fayard	3/2
4	La mémoire n'en fait qu'à sa tête	Bernard Pivot/Albin Michel	4/17
5	Frères migrants	Patrick Chamoiseau/Seuil	9/3
6	Reconnaître le fascisme	Umberto Eco/Grasset	5/5
7	Chère Ijeawele, ou un manifeste pour une...	Chimamanda Ngozi Adichie/Gallimard	8/13
8	La parole au peuple	Michel Onfray/Aube	-/1
9	Perles de vie	René de Obaldia/Grasset	-/1
10	Pourquoi je ne suis pas mon cerveau	Markus Gabriel/Lattès	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

L'économie du dopage

LOUIS CORNELLIER



A lors, tous dopés, les sportifs d'élite? Presque tous, répondent Jean-François Bourg et Jean-Jacques Gouguet dans *La société dopée*. «Selon des études médicales et des témoignages d'anciens champions ou entraîneurs, une très grande majorité des sportifs se dopent», écrivent les deux économistes du sport.

Et ça ne date pas d'hier. Les grands alpinistes des années 1950 carburaient tous aux amphétamines, semble-t-il. Dans les années 1960, le champion cycliste Jacques Anquetil passe aux aveux: «Je me suis tellement piqué que mes cuisses ressemblent à des passoires», déclare-t-il, en ajoutant qu'il faut être imbécile pour croire que les performances des athlètes d'élite peuvent être obtenues sans stimulants. Il n'y a donc pas que des fraises qui se consomment actuellement à Wimbledon et du Gatorade au Tour de France.

Le dopage sportif n'est pas nouveau, mais il a changé de nature. Plutôt artisanal et sans surveillance jusqu'en 1960, il passe ensuite au stade industriel et devient, pour ainsi dire, la norme à partir des années 1980, étant en phase avec le règne d'une société de marché mondialisée obsédée par la performance, la compétition et le dépassement de soi.

Problème de société

Dans ce contexte, écrivent les deux économistes, le dopage s'avère inévitable et irréductible. Il convient donc de le considérer non pas comme un problème strictement individuel, mais comme un problème de cette «société qui promeut la recherche de la performance maximale» en tous domaines. Afin de l'enrayer, il faudrait en finir avec l'idéologie capitaliste de la compétition et de la performance à tout prix.

Mine d'or pour le crime organisé, cet inévitable dopage peut s'expliquer par un calcul coûts-avantages. Les risques d'être démasqué sont faibles et les bénéfices (gagner ou pouvoir «faire le métier», tout simplement), à court terme, sont importants. A long terme, les risques augmentent, comme le montre le cas Lance Armstrong, mais l'effet de «la préférence pour le présent» joue dans la décision de plonger. La théorie des jeux propose une explication dite stratégique. Dans cette logique, on se dope parce qu'on craint que les autres le fassent et en tirent un avantage.

Sans rejeter ces explications, Bourg et Gouguet adhèrent plutôt à la thèse institutionnelle. Dans une société de performance, expliquent-ils, les institutions exercent une pression en ce sens sur les athlètes. Les Etats protègent les tricheurs (la France a détruit les échantillons prélevés lors de la Coupe du monde de football en 1998, gagnée par son équipe), le règlement intérieur de certaines équipes (US Postal, par exemple, l'équipe cycliste d'Armstrong) impose le dopage, les médecins, censés protéger la santé, collaborent à l'amélioration artificielle des performances, les médias étouffent les scandales pour ne pas tuer la poule aux œufs d'or du spectacle sportif et le public choisit les records plutôt que la morale.

La lutte antidopage brille, quant à elle, par son inefficacité. Lance Armstrong, faut-il le rappeler, a subi 500 contrôles, tous négatifs. Les tricheurs ont toujours «une longueur d'avance sur les gendarmes de l'antidopage», et le conflit d'intérêts règne, puisque la lutte contre le dopage est menée par les institutions sportives en quête de médailles et de popularité. Cette lutte relève donc de l'hypocrisie pure et fait elle-même partie du spectacle.

Révolution des mentalités

Devant ces constats, certains proposent «une régulation du dopage sous contrôle médical». Bourg et Gouguet ne croient pas à l'efficacité de ce type de légalisation. Cette solution ne remet pas en cause l'obsession de la performance et ne garantit en rien que médecins et athlètes se plieront à l'objectif de préservation de la santé. De plus, cette régulation équivaudrait à une «incitation généralisée au dopage».

Pour les deux économistes, qui citent souvent des penseurs de gauche comme Jacques Généreux et Jacques Ellul, de même que le philosophe Robert Redeker, la seule solution valable se trouve dans une révolution des mentalités, dans un rejet de la société de croissance et de performance au profit du «convivialisme». Contre la démesure et le gaspillage du spectacle sportif, contre son idéologie de la loi du plus fort, il faut choisir, comme le faisait Albert Jacquard dans *Halte aux Jeux!* (Stock, 2004), le plaisir du jeu, de l'effort et de l'accomplissement de soi dans une «confrontation fraternelle».

C'est la société, dopée à la performance, qui doit changer pour que le sport redevienne un humanisme. Ce n'est pas gagné.

LA SOCIÉTÉ DOPÉE

PEUT-ON LUTTER CONTRE LE DOPAGE SPORTIF DANS UNE SOCIÉTÉ DE MARCHÉ?

★★★ 1/2

Jean-François Bourg et Jean-Jacques Gouguet
Seuil
Paris, 2017, 224 pages

ENTREVUE

Dans l'enfer du décor

Depuis 25 ans, Lauren Greenfield documente en photo la décadence des riches

FABIEN DEGLISE

Sur la photo, la piscine est bleue, le regard est vague et le nez de la jeune fille est caché derrière un énorme pansement. Depuis l'âge de 12 ans, Lindsey rêvait d'une chirurgie esthétique et surtout d'un nouveau nez. «Depuis mon entrée au secondaire, mon apparence a commencé à me déranger, mon nez était trop proéminent», explique-t-elle dans *Generation Wealth* (Phaidon) une brique de 500 pages lancée au visage de l'Amérique des riches saisis depuis 25 ans dans l'intimité de son rêve, dans sa culture de l'abondance, du paraître et du bling-bling par la photographe Lauren Greenfield. «Pendant mes années de collège, mes amis ont toutes eu des chirurgies esthétiques», pour se faire refaire le nez, les seins, pour de la liposuction, poursuit la jeune Californienne immortalisée quelques jours avant les célébrations du 4 juillet, fête nationale aux États-Unis, mais surtout au lendemain de l'opération tant désirée. Le manque de conviction de son sourire n'est toutefois pas à interpréter comme l'expression d'un échec.

«Ce n'est pas un livre sur les riches, mais sur le désir de devenir et sur ce que ce désir est capable de faire naître chez les gens»

n'a fait qu'attiser au fil des années mes questionnements sur une société et sur une culture qui semblent se préoccuper davantage de l'apparence des jeunes filles que de leur éducation», ajoute l'Américaine.

Vue de l'intérieur, la vie des gens riches et parfois célèbres ne livre pas tout à fait les mêmes images que celles qui ont colonisé l'imaginaire collectif, en passant par les médias, le cinéma ou Instagram, estime Lauren Greenfield en insistant sur le caractère critique bien plus que voyeuriste de son album qui expose des adolescents dans leur obsession du magasinage, des yachts amarrés à des quais privés, des hommes d'affaires dans le décor chargé et ostentatoire de leur résidence volumineuse et des jeunes mères au foyer bien seules et toutes petites au bord de la démesure de leur piscine intérieure. «Ce n'est pas un livre sur les riches, mais sur le désir de le devenir et sur ce que ce désir est capable de faire naître chez les gens», particulièrement en matière d'égoïsme, d'absurdité, de dysfonction, de contradictions, mais aussi d'exploitation et de violence.

De la tyrannie du corps parfait au culte du superficiel, en passant par la sous-culture des rappeurs, le corps de leurs femmes nageant dans les billets verts, les ascensions fulgurantes et les chutes brutales, *Generation Wealth* expose les chemins qui, pour mener à la richesse, passent par la tristesse du sexe et l'exploitation, par la violence que l'on s'inflige ou que l'on impose aux autres, dans un tout qui montre le décor d'un rêve américain et surtout son enfer.



PHOTOS LAUREN GREENFIELD/PHAIDON

Dans son livre *Generation Wealth*, la photographe Lauren Greenfield a immortalisé le visage de riches Américains. Ci-dessus, Lindsey à la suite de sa chirurgie esthétique du nez.



Ilona, femme au foyer, semble bien seule et toute petite au bord de sa piscine intérieure (à gauche). Heure de l'apéro pour Suzanne, 40 ans, et son mari banquier de 62 ans.



«Le passage d'une société de production à celle de consommation a complètement changé notre rapport à l'argent et à la richesse, expose la photographe. Dans les années 1980, les valeurs du réaganisme ont cristallisé ce passage en plaçant la richesse au plus haut point de la réussite sociale. Avoir de l'argent, c'était une façon de démontrer que l'on était une bonne personne. Et à l'ère de Donald Trump, ces valeurs ne font que se renforcer. Elles poursuivent leur expansion», tout en continuant à fragiliser un rêve américain, de plus en plus illusoire, selon elle.

«Les inégalités sociales aujourd'hui sont encore plus grandes qu'avant, dit la photographe. La mobilité sociale est une illusion. Or, influencés par les médias, par la culture cinématographique, télévisuelle, les Américains continuent à rêver à cette vie inaccessible qu'on leur présente» et qui, à terme, tout en s'exportant un peu partout à travers le monde, à Shanghai, à Dubaï, à Moscou, comme elle a pu le constater en photos, ne peut qu'induire déception, envie et profonde frustration.

Dans la piscine avec chute d'eau majestueuse et toboggan géant de leur résidence de Canyon Lake en Californie, Brian, 50 ans, et Scott, son fils de 19 ans, photographiés en 2008, se foutent un peu de tout ça, préférant s'amuser sous le soleil du printemps. Dans le Tennessee, les clients d'une chaîne de vêtements pour la pra-



Xue Qiwen dans son appartement de Shanghai

tique du yoga en font autant en participant à une séance de méditation en groupe, alors que la petite Kailia Deliz, 5 ans, exhibe le paquet de billets qu'elle a récolté dans un concours de mini-Miss. Un peu comme le faisait le quatuor à cordes d'un célèbre navire avant de couler, fait remarquer Lauren Greenfield.

Le Devoir

GENERATION WEALTH

Lauren Greenfield
Phaidon
New York, 2017, 504 pages

ESSAI

Le moustique, ce grand incompris

Erik Orsenna dresse le portrait exhaustif d'un parasite aussi inquiétant qu'inspirant

FABIEN DEGLISE

N essayez pas ça à la maison: lire *Géopolitique du moustique* (Fayard) d'Erik Orsenna un après-midi de juin au cœur de la forêt boréale, dans la réserve faunique Mastigouche, tient du masochisme, particulièrement cet été où le brûlot, la mouche noire et le maringouin semblent, quand on mesure ça au «grattomètre», avoir trouvé les conditions propices à leur prolifération. Déconcentré par les bourdonnements en nuée, forcé de lâcher sans cesse le livre pour repousser de la main ces fâcheux de petite taille, le lecteur abandonne rapidement l'exercice, même si le sujet est paradoxalement cohérent avec l'environnement direct. Sombre paradoxe.

On pourrait en vouloir à l'académicien de ne pas faire mention du Québec dans son livre, de notre boréalité particulièrement riche en parasites volants. Il a préféré le Panama, la Guyane, le Cambodge ou encore le Sénégal pour dresser, avec la complicité de sa blonde, médecin-angéologue de son état, Isabelle de Saint-Aubin, un portrait exhaustif, inquiet et admiratif en même temps, du moustique, dont le génie en matière d'adaptation, s'il laisse des traces persistantes sur nos corps en été, a de quoi inspirer, selon lui.

Le secret de la persistance et de



TANG CHHIN SOTHY AGENCE FRANCE-PRESSE

Une jeune femme s'est fait dessiner un moustique sur la joue dans le cadre d'une campagne de lutte contre la dengue à Phnom Penh au Cambodge.

la prolifération du moustique tient en effet en peu de chose: il mange de tout, il habite partout, il se reproduit frénétiquement, il se plaît en société et il cultive la diversité, écrit l'homme de lettres avec ce même ton taquin qu'il a exploité pour raconter par le passé le papier ou l'eau, ces précédents précis de mondialisation par les choses. Et ce guide de survie du moustique devrait être suivi à la lettre par l'espèce humaine. «Quand la dynamique de l'espèce l'emporte sur la revendication de l'individu, il y a

gros à parier que la vitalité générale y gagne.»

Il y a de l'admiration dans l'air, mais aussi des craintes exprimées face à ces insectes, même si sur les «3564 espèces de moustiques, il n'y en a que 300 qui piquent!» précise-t-il. L'insignifiance de leur taille ne doit pas nous empêcher de les prendre très au sérieux: le moustique est une espèce tueuse responsable de 750 000 morts chaque année par l'entremise des maladies qu'il transporte et propage. La dengue, le Zika, le palu-

disme, le chikungunya en font partie, laissant du coup le romancier-reporter admiratif, cette fois, face à ces quelques scientifiques qu'il a rencontrés en chemin, ceux qui bossent en ce moment sur les façons de nous protéger du fléau ou d'en réduire l'impact sur nos vies. Car, rappelle-t-il, il faut craindre le moustique, bien plus que le serpent, le crocodile ou le requin qui entraînent bien moins d'humains dans la mort.

À l'échelle des préjugés, les moustiques ébranlent donc les certitudes, constate d'ailleurs Erik Orsenna qui rappelle que ce vampire est «le double de l'homme, son parfait imitateur». Il a suivi chacune des évolutions majeures de la planète, il s'est aussi mondialisé, en se foutant des frontières imaginées par les hommes, autant entre les pays, qu'entre la modernité et la nature. Et en prendre conscience, finalement, est une belle façon de rester humble, selon lui, mais aussi, sans cesse émerveillé, y compris face à toutes ces petites choses qui parfois nous irritent.

Le Devoir

GÉOPOLITIQUE DU MOUSTIQUE

★★★ 1/2

Erik Orsenna
Fayard
Paris, 2017, 280 pages